

puisqu'il était pour la première fois présenté au Temple. Voilà pourquoi on offrait une chose pour l'holocauste et une autre pour le péché.

« Il y avait en outre un précepte spécial pour les premiers-nés des enfants d'Israël, » qui avaient été épargnés en Égypte. (Prescriptions légales, Somme th.)

C'est pourquoi l'Enfant Jésus fut présenté au Temple, comme premier-né ; et puis comme astreint, ainsi que tous les enfants à « offrir l'hostie, selon ce qui est prescrit par la Loi du Seigneur, une paire de tourterelles ou deux petites colombes. »

Notre-Seigneur pourra dire plus tard : « Je ne suis pas venu pour abolir la Loi, mais pour l'accomplir. » (Matth. v, 17.)

IV. *Purification de Marie.* « Quoique Marie fût exempte de péché, il convenait néanmoins qu'elle vint au Temple, en vertu de son humilité, pour y remplir des cérémonies de la Purification. De même que la plénitude de la grâce dérive du Christ dans sa Mère, de même il fallait que la Mère se conformât à l'humilité du Fils ; car « c'est aux humbles que Dieu donne sa grâce. » (Jac. iv. 6.) Voilà pourquoi le Christ ayant voulu lui-même, bien qu'il ne fût pas soumis à la Loi, subir la circoncision et les autres prescriptions légales, pour donner l'exemple de l'obéissance et de l'humilité, pour rendre témoignage à la Loi et pour ôter aux Juifs tout sujet de calomnie, il a voulu aussi, et à cause des mêmes raisons, que sa Mère accomplît également les observances légales dont elle était néanmoins exempte par sa dignité. » (Prescriptions légales, Somme th.)

C'est ainsi que parle, l'ange de l'école, en traitant des prescriptions légales, et il n'échappera à personne que cette humilité de Jésus et de Marie, leur attention à obéir à des Lois, qui ne les obligeaient pas, sont de magnifiques exemples donnés à tous. Nos grands

orateurs ont trouvé là les pages sublimes de leurs discours ou de leurs écrits. La vérité jaillit sur les pas de l'Enfant et de la Mère ; mais aussi cet Enfant est l'Enfant-Dieu.

III.

LES MAGES ET HÉRODE.

« Lorsqu'ils eurent tout accompli, dit saint Luc, en parlant de la Sainte Famille, selon la Loi du Seigneur, ils s'en retournèrent en Galilée, à Nazareth, leur ville. » (Ch. ii, 39.)

Les commentateurs disent qu'ils s'y rendirent pour mettre ordre à leurs affaires, et qu'ensuite ils revinrent à Bethléem, où ils virent les Mages, dirigés sur cette ville par Hérode lui-même.

Saint Matthieu dit : « Jésus étant donc né à Bethléem de Juda, aux jours du roi Hérode, voilà que des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem et ils disaient : Où est celui qui est né Roi des Juifs ? car nous sommes venus l'adorer. A cette nouvelle le roi Hérode se troubla, et tout Jérusalem avec lui. Et il assembla les princes des prêtres, et les Scribes du peuple, leur demandant où devait naître le Christ. Ceux-ci leur dirent : Dans Bethléem de Juda ; car il est ainsi écrit par le prophète : « Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre parmi les terres de Juda ; car de toi sortira le Chef qui doit conduire mon peuple Israël. Alors Hérode, ayant appelé en secret les Mages, les interrogea avec soin sur le temps où l'étoile leur était apparue, et les envoyant à Bethléem, il dit : Allez et informez-vous exactement de l'Enfant ; et, lorsque vous

l'aurez trouvé, dites-le moi, afin que j'aie aussi moi-même l'adorer. Les Mages, après avoir entendu le Roi, partirent, et voilà que l'étoile, qu'ils avaient vue en Orient, les précédait, jusqu'à ce qu'elle vint s'arrêter au dessus du lieu où était l'Enfant. A la vue de l'étoile, ils furent transportés d'une grande joie, et entrant dans la maison, ils trouvèrent l'Enfant avec Marie, sa Mère, et prosternés, ils l'adorèrent ; puis ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Ensuite avertis dans leur sommeil de ne point retourner vers Hérode, ils revinrent dans leur pays par un autre chemin. » (Matth. II.)

Les anges dans le ciel, les bergers dans la campagne, le vieillard Siméon et Anne la prophétesse avaient donc reconnu déjà le divin Messie promis à la terre. Le Père des cieux qui veillait sur son Fils, éternel objet de ses complaisances, ne cessait de travailler à le révéler au monde. Il faisait passer et repasser à travers la société juive et païenne le souffle de son esprit, et tous les peuples préoccupés de l'annonce du grand Roi, à qui toutes les nations avaient été données en héritage, levaient les yeux au ciel, y cherchant son étoile.

On se souvient que Balaam, fils de Béor, avait annoncé « qu'une étoile se lèverait au dessus de Jacob. » C'était le signe de l'arrivée du Messie, et Moïse l'avait relaté au livre des Nombres. (xxiv, 17.) De sorte que ces Livres sacrés, emportés par les Juifs dans leurs exils et leurs migrations, avaient répandu cette prophétie en tous lieux.

Symbole de la foi qui conduit la raison humaine à Jésus-Christ, l'étoile guida les Mages à Jérusalem, alors centre de l'unité religieuse, comme Rome l'est aujourd'hui pour toute la terre.

Hérode, en les entendant, se trouble : le Christ a naturellement cette vertu de troubler de tels hommes.

Il a compris, en effet, que les Mages ne cherchent que lui, aussi demande-t-il aux Princes des prêtres « où doit naître le Christ. »

En tout cas, ce tyran donne une grande leçon aux rois et chefs de nations, c'est que quand il s'agit de Jésus-Christ et de sa doctrine, c'est à l'Église enseignante qu'il faut s'adresser ; au sacerdoce, dont l'évêque de Rome, Pierre, est sur terre le Chef visible, et non aux folliculaires, romanciers et sectaires quelconques ; *cuique suum* ; à chacun sa charge et sa mission, ici-bas. C'est pitié que de voir le pauvre peuple aller demander la Loi aux lèvres de l'impie, quand il a soif de vérité religieuse, comme si le Seigneur n'avait pas dit : On ira demander la Loi à la bouche du prêtre : *Legem requirunt ex ore ejus*.

Interrogate diligenter : Interrogez avec soin et informez-vous de tout ce qui concerne l'Enfant, et puis venez m'en instruire. Le malheureux ! il a soif du Sang de ce divin Enfant !... Il veut le tuer, et non l'adorer ; par jalousie, comme Caïn tua Abel.

Tuer le Christ ! c'est le sentiment que Satan inspire à tous ses fidèles serviteurs ; aussi au cours de cette étude, verrons-nous qu'Hérode a eu dans son projet déicide une nombreuse postérité, tuer le Christ ! non seulement dans sa personne adorable, mais dans les âmes qui croient en lui, voilà le but des Empereurs païens ; des hérésiarques, des incrédules de tous les temps, des sectaires maçons, des inventeurs de ce qu'on appelle aujourd'hui : *les écoles sans Dieu*. Tant il est vrai que les mêmes causes produisent les mêmes effets, et qu'il y a dans l'histoire de notre divin Sauveur une telle unité d'action et de réaction, soit chez les bons qu'il sanctifie, soit chez les méchants qu'il irrite, qu'on ne saurait méconnaître nulle part son signalement : *Signum cui contradicetur* : Il sera un signe au-

quel on contredira... Si je n'avais pas la foi en Jésus-Christ, comme Messie, cela me suffirait pour croire en Lui.

Nos beaux esprits *examinent attentivement* l'Évangile, comme Hérode l'Enfant divin, non pour l'adorer, mais pour le tuer aussi, et ils soulèvent objections sur objections, à l'endroit du voyage des Mages. L'étoile surtout offusque leur vue, et son éclat éblouit leur esprit. Comme si Celui qui a peuplé le ciel d'astres étincelants, avait perdu son secret ou sa puissance; comme si le fils de Béor, Balaam, n'avait point annoncé « qu'une étoile se lèverait sur Jacob; comme si Moïse n'avait pas relaté cette prophétie au Livre des Nombres, (xxiv, 17.) laquelle s'est répandue avec les Livres sacrés dans toute la terre, grâce aux Juifs, dispersés en tous lieux, soit dans leurs exils, soit dans leurs migrations; comme si enfin, l'étoile et le Messie n'avaient point été inséparables dans l'esprit des peuples, à l'époque où le Verbe de Dieu se fit homme.

Écoutons plutôt ce que dit à ce sujet l'abbé Darras.

« Les réalités historiques dominent toutes les misérables arguties des rhéteurs. Vous n'admettiez pas qu'une étoile rayonne sur le berceau du Roi des cieux? Expliquez pourquoi les pseudo-messies, qui voulurent à cette époque, usurper le rôle de libérateurs choisirent le nom consacré du *Fils de l'Étoile*? *Barchochébas* ne signifie pas autre chose, et l'on sait que le fameux imposteur Juif qui, sous ce titre, organisa la dernière insurrection hébraïque contre Rome (135) puisait toutes ses inspirations dans la science du rabbin Akika. Il était donc constant, au sein du Judaïsme, qu'une étoile signalerait l'avènement du Messie. Combien de fois les pharisiens ne demandent-ils pas à Jésus-Christ un signe dans les cieux, pour confirmer la vérité de sa mission? Le Talmud de Babylone nous apprend que, vers l'épo-

que de la naissance du Sauveur « un grand nombre de gentils se rendit à Jérusalem pour voir se lever l'étoile de Jacob. » Ainsi l'attente provoquée par les oracles prophétiques avait franchi les limites de la Judée et envahi le monde. Expliquez pourquoi Virgile chantait à Rome, le retour d'Astrée, la Vierge céleste, précisément au temps où l'ἄστηρ du texte Évangélique venait guider les Mages à Bethléem? Pourquoi le livre persan, intitulé *Oracles magiques*, affirme-t-il « qu'à une époque peu éloignée une Vierge enfantera un Saint, dont l'apparition sera annoncée par une étoile? » Pourquoi enfin, la sibylle chaldéenne, parlant des symptômes qui devaient précéder l'avènement d'une religion plus pure annonçait-elle « une lutte des astres, le triomphe d'une nouvelle étoile, et la chute du Sabéisme des Mages? » Les chrétiens n'ont pu réagir sur les inspirations de Virgile, sur les préjugés du rabbin Akika et des auteurs du Talmud; sur le pseudo-Zoroastre, qui écrivait les *Oracles magiques...* » (Histoire de l'Église 1^{re} époque. Ch. III, les Mages.)

Nous avons laissé les Mages prosternés aux pieds de l'Enfant divin, qu'ils adorent et qu'ils comblent de leurs présents: ils lui offrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Admirable symbolisme, qui dit leur foi! Car, on offre de l'or aux Rois, de l'encens à Dieu, de la myrrhe à l'homme. Ce n'est pas sans motif que l'Évangile a spécifié la nature de ces dons, sans doute parce que les Mages eux-mêmes les avaient choisis pour affirmer à la manière figurée de l'Orient qu'ils reconnaissaient le Christ comme Roi, comme Fils de Dieu fait homme: la myrrhe devant servir à sa sépulture.

Pour nous, nous voyons aussi dans l'or, le symbole de la charité, feu divin que le Sauveur est venu apporter sur la terre, afin qu'il s'y allume dans tous les

cœurs et fasse de l'humanité une seule famille où règne, sous le regard de Dieu, la vraie et seule fraternité possible ici-bas, parce que seule elle a un centre d'unité Dieu, et une sanction : celle qu'il promet aux bons et dont il menace les méchants.

Dans l'encens, nous voyons le symbole de la prière, où nous adorons la majesté divine et la supplions de nous délivrer du mal : *Libera nos a malo* : du mal, c'est-à-dire du péché, qui fait les esclaves de toutes natures, par les chaînes dont il charge les âmes et les corps. Est-ce que Jésus-Christ n'est pas le Père de la vraie liberté, autant que de la fraternité. Demandez-le au pécheur absous de ses fautes, au sauvage qu'on vient d'évangéliser et de baptiser, au captif dont Vincent de Paul a pris la place.

La myrrhe est à nos yeux le symbole de la mortification, de l'abnégation chrétienne, qui se dévouant à toutes les souffrances, les soulage partout où elle les rencontre ; qui verse ses trésors dans le sein de la pauvreté, son vin et son huile sur les plaies des blessés, sa parole onctueuse dans le cœur ulcéré, sa science dans les âmes égarées par l'erreur ; qui prête la force de son bras à l'opprimé ; qui s'élève ou s'abaisse avec les besoins du prochain, se faisant tout à tous, jusqu'à leur laver les pieds, jusqu'à mourir pour eux. Cette égalité, Jésus ne l'a-t-il pratiquée et prêchée, si bien que le monde a été rempli de cloîtres, de communautés, d'associations, où règne la plus complète égalité !

Oui, c'est Jésus-Christ qui a donné à la terre ces trois nobles choses, la liberté, la fraternité, l'égalité, en retour de l'encens, de l'or et de la myrrhe que la terre a déposés à ses pieds à Bethléem. Est-ce pour cela qu'on le hait ? C'est pour cela, nous, que nous l'aimons.

IV.

MASSACRE DES SAINTS INNOCENTS.

Les Mages avertis par le ciel étaient partis pour leur pays, sans repasser par Jérusalem ; et aussitôt après leur départ, « voilà qu'un ange du Seigneur apparut à Joseph durant le sommeil et lui dit : Lève-toi, prends l'Enfant et sa Mère, et fuis en Égypte, et demeure-là jusqu'à ce que je t'avertisse. Car il arrivera qu'Hérode cherchera l'Enfant pour le perdre. Joseph se levant, prit l'Enfant et sa Mère durant la nuit, et se retira en Égypte. Et il y demeura jusqu'à la mort d'Hérode, afin que cette parole que le Seigneur avait dite par le prophète fût accomplie : J'ai appelé mon Fils de l'Égypte. » (Osée XI, 1.) (Matth. II, 13.)

« Alors, continue l'Évangéliste, Hérode voyant qu'il avait été trompé par les Mages, fut violemment irrité, et il envoya tuer tous les enfants qui étaient dans Bethléem ainsi que dans le pays d'alentour, depuis l'âge de deux ans et au dessous, selon le temps dont il s'était enquis des Mages. Alors fut accomplie la prophétie de Jérémie disant : On entendit dans Rama une voix et des pleurs, et de grands gémissements ; Rachel pleurant ses enfants, et elle ne voulut pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus. » (Ibid.)

Qu'était donc ce pays où il suffisait qu'un prince fût irrité d'une inconvenance apparente commise par des étrangers, pour donner un ordre pareil : tuer tous les enfants de deux ans et au-dessous à Bethléem et dans les environs ?

Ce pays était la Judée, et ce prince était Hérode le Grand, créature des empereurs Romains.

Pareille cruauté nous révolte, et nous avons peine à y croire, tant il est vrai que le Christianisme n'a pas trouvé la civilisation, qui mérite ce nom, quand il est apparu dans le monde. Les amis du système appelé : *Le Progrès indéfini*, auront grand peine à nous expliquer comment ces mêmes Romains passèrent soudain de ces mœurs barbares à la douceur chrétienne qui se laissait battre de verges et souriait à ses bourreaux, commandés par les empereurs et les magistrats.

Hâtons-nous de dirimer cette question, en disant que les dogmes et les principes sont la base des lois morales. Or, il n'y a de symbole de foi, c'est-à-dire dogmes et principes certains, et code de morale, que là où se trouve la révélation divine, ayant la puissance de s'imposer aux esprits, en vertu du principe d'où elle émane : Dieu, qui a l'autorité voulue pour mettre une sanction à ses lois.

Arrière donc la pauvre raison humaine, quand il s'agit de former un symbole de foi et un code de morale dignes de Dieu et de l'homme lui-même ! Cette pauvreté y a toujours échoué, dans les temps antiques où cependant on vit apparaître des génies brillants. Quelle autorité, d'ailleurs auraient-ils eue pour imposer leur système religieux, s'ils en avaient trouvé un d'admissible ? Aucune ; et leurs émules auraient été les premiers à les combattre, ainsi que nous l'a si bien montré Jean-Jacques-Rousseau, à propos des philosophes modernes, aussi impuissants que les anciens, en fait de religion.

Donc, à l'époque où vivait Hérode, il n'y avait point de Révélation divine pour ceux qui commandaient, soit à Jérusalem, soit à Rome ; partant, point de dogmes ni de principes certains ; c'était le règne de la morale,

indépendante de toute autorité, et de plus, exempte de toute sanction.

La conscience publique, résultante des consciences privées, était à peu près nulle pour flétrir le vice ; et la vertu, au dire de tous ces païens, venait après l'argent : *Virtus post nummos*.

C'est ainsi que s'explique la conduite d'Hérode ordonnant de sa propre initiative, le massacre des enfants de Bethléem, sans encourir le moindre blâme d'Auguste, son empereur. « En apprenant, dit Macrobe, que le roi des Juifs venait de faire égorger, en Syrie, tous les enfants de deux ans et au-dessous, et que son propre fils avait été tué par ordre paternel, Auguste s'écria : Il vaut mieux être le pourceau d'Hérode que son fils : *Melius est Herodis porcum esse quam filium*. (Macrob, Saturnal. Liv. II, c. iv.) Et c'est là toute la suite donnée à cette question.

Était-il loisible à Auguste de récriminer contre le tyran iduméen ? Non, évidemment, puisqu'à Rome les sénateurs républicains avaient commis le même crime, peu de temps auparavant, ayant appris par les Oracles sybillins que « la nature devait enfanter un roi. » Le décret du Sénat portait que tous ceux qui naîtraient dans l'année désignée, appelée année fatidique, seraient mis à mort. Ce décret avait été rendu l'année qui précéda la naissance d'Auguste ; l'empereur ne l'ignorait pas.

Voilà où en était le monde d'alors, en haut : en bas, on était servile adorateur de César et de ses caprices, ou bien esclave. Le peuple s'estimait heureux pourvu qu'on lui donnât du pain et les jeux du cirque, où le sang des esclaves, des gladiateurs, bientôt des chrétiens, coulait à flots.

Il était temps que le Christ vint régénérer le monde.

V.

L'EXIL.

Nous avons dit que notre Père des cieux, dans ses desseins éternels, avait préparé ici-bas un royaume à son Fils, mais nous avons ajouté que son règne serait celui de l'amour uni à la douleur.

Les souffrances de Jésus-Christ avaient commencé avec sa vie mortelle, dans la pauvre étable de Bethléem, où il naquit, durant une nuit froide, dans le dénûment et l'abandon.

Quoique naissant, l'Homme-Dieu jouissait de la plénitude de sa raison et de sa volonté, aussi souffrait-il des inquiétudes de sa Mère bien-aimée. Elle eût tant désiré, cette jeune et admirable Mère, entourer son Enfant des témoignages d'amour prodigués ordinairement à un nouveau-né ; mais elle se voyait privée de ce bonheur : l'Enfant souffrait pour sa Mère. Il souffrait aussi pour Joseph, cœur généreux, dont la foi et le dévouement s'attristaient à la vue du triste réduit où le Fils de Dieu gisait sur la paille d'une crèche.

Et cependant David avait rendu Bethléem illustre par sa naissance, ses hauts faits et son règne. Salomon l'avait enrichie magnifiquement. Descendants de ces nobles ancêtres, Joseph, Marie et Jésus, étaient rejetés de cette ville ! Dieu l'avait voulu ainsi.

Après ces douleurs intimes, vinrent celles de l'exil, si dures pour le cœur de sa Mère, malgré sa résignation. Entreprendre un lointain voyage, avec un tout jeune enfant ; s'en aller par ces chemins où la chaleur du

jour est écrasante, en toute saison ; et le froid de la nuit mortel pour les plus rudes santés ; par ces routes remplies de dangers, où le voyageur ne rencontre souvent d'autre asile que le creux des rochers ; partir pour un pays inconnu, la nuit, à la hâte, pour fuir Hérode, dont les soldats peut-être allaient être envoyés à leur poursuite, vraiment il y avait là pour Joseph et Marie une rude épreuve, dont l'Enfant divin partageait toutes les angoisses.

On dirait que le Christ Jésus, avide de témoigner à l'humanité son amour, ne voulait laisser échapper aucune circonstance propre à satisfaire son ardent désir, et qu'il appelait à lui la souffrance. Il voulait qu'elle fût la compagne inséparable de son existence, afin qu'un jour ses disciples apprissent de lui comment, jeune encore, l'Enfant doit savoir aimer son Dieu, en acceptant de souffrir avec ses parents.

Exemplaire parfait de l'humanité, Jésus l'instruisait en lui démontrant, par son enseignement personnel et pratique, combien noble est la douleur, la plus belle expression de l'amour. Un jour Jésus dira : « Personne n'a pour ses amis une charité plus grande que celle qui le porte à mourir pour eux. »

En attendant qu'il soit élevé sur son gibet, il souffre pour le salut du monde. Voilà la grande doctrine du Christianisme : *l'amour uni à la souffrance*. C'est un mariage qui se doit contracter dans tout être humain, fatalement : car, quel mortel a jamais échappé à la douleur, et quel cœur n'a pas en soi la faculté d'aimer.

O Dieu ! l'homme que vous avez fait est grand ! Je le dis en Jésus-Christ, le Juste par excellence aux prises avec la douleur ; je le dis dans les généreux martyrs qui allaient joyeux à la mort pour l'amour du Christ ; je le dis dans toutes ces grandes âmes, dont le cri héroïque a plus d'une fois été celui-ci : Ou souffrir,

ou mourir ! A quoi leur servait la vie, sinon à aimer Dieu, patrie, famille, ses semblables, tous les êtres marqués de quelque trait divin ? Eh bien ! aimer, c'est souffrir pour ce que l'on aime, en s'oubliant soi-même pour lui, en se donnant à lui, en s'immolant à lui, et en mourant pour lui, après lui avoir jeté son dernier regard et son dernier cri d'amour, comme a fait Jésus-Christ pour son Père du ciel et sa mère de la terre.

Qui ne sait pas souffrir, n'a jamais su aimer, ni naturellement, ni surnaturellement ; mais aussi qui sait aimer, sait souffrir. Le malheur des hommes, c'est d'être condamnés à la douleur, et de ne pas aimer. Alors la douleur est dure, cruelle ; elle fait blasphémer : cette douleur sans amour sera celle des damnés, pendant l'éternité. Aussi Thérèse, grande sainte et grande théologienne, s'écriait à la vue de l'enfer : *Les malheureux, ils n'aiment pas !* Elle comprenait que si l'amour pouvait entrer dans le cœur des damnés, l'enfer se transformerait en ciel.

Cette doctrine est vraie. Car la douleur est le désir de l'unité : *Desiderium unitatis*, dit saint Thomas, et le pécheur qui souffre pour Dieu cherche à refaire l'unité brisée entre lui et son Dieu, par le péché. Bientôt Dieu lui pardonne et se rend à lui, et cette union, c'est le bonheur, le seul vrai bonheur ; *l'union, c'est la vie ; la division, c'est la mort*, en tout et partout. Telle est la doctrine de Jésus-Christ prêchée par son exemple, d'abord, ensuite par sa doctrine. Nous le demandons, pareil enseignement vient-il des hommes, ou bien de Dieu ? Il vient de Dieu, qui a voulu lui-même régner parmi nous par l'amour et la souffrance, unis en sa Personne adorable, d'une alliance ineffable, modèle de toutes les alliances d'ici-bas.

Qu'il y a loin de cette doctrine à celle des Stoïciens, qui avait pour but, et par conséquent pour mobile,

l'orgueil ! En effet, lorsque Épictète, le plus parfait disciple de Zénon, auteur du Stoïcisme, prononçait sa grande maxime : *Souffre et abstiens-toi*, souffre la douleur et abstiens-toi du plaisir, il ne pouvait avoir pour but de plaire à Dieu, mais de se complaire en lui-même, puisque les Stoïciens défiaient la nature, à la façon des panthéistes, et que Dieu, pour eux, était comme un feu intelligent, âme du monde, qui, un jour, consumerait toutes choses et rappellerait à lui tous les êtres, émanés de lui, pour refaire un autre monde, et ainsi de suite. Ils ne pouvaient que se confondre, finalement, avec ce dieu-là, et se prendre dès lors eux-mêmes pour principe et pour fin. C'était de l'égoïsme transcendant. Et pour ne pas laisser dans l'ombre cette question, définissons la patience : vertu absolument nécessaire pour pratiquer le Stoïcisme.

« La patience, dit saint Thomas d'Aquin, est une vertu par laquelle on conserve les forces de la raison contre les atteintes de la tristesse. » Et il ajoute : « La bonté des vertus morales consiste en ce qu'elles conservent les forces de la raison contre les assauts des passions. Or, parmi les passions, la tristesse est une des plus puissantes à troubler la raison. « La tristesse du siècle, dit saint Paul, (II Cor. VII, 40.) produit la mort. « La tristesse tue beaucoup d'hommes, et il n'y a point d'utilité en elle. » (Eccl. xxx, 25.) Il est donc nécessaire qu'il y ait une vertu qui conserve les forces de la raison contre la tristesse, de peur que la raison ne succombe sous ses atteintes, et c'est ce que fait la patience. »

Ce n'est pas tout ; voici une seconde proposition du docteur angélique.

« Comme la patience, quand elle est une vertu véritable, naît de la charité, il est évident qu'elle ne peut exister sans la grâce. »

Suit cette magnifique explication : « C'est la force du